

Les Cahiers des dix



Le troisième Fauteuil

Ægidius Fauteux, Léo-Paul Desrosiers, Luc Lacourcière

Gilles Gallichan

Numéro 51, 1996

60 ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1012939ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1012939ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gallichan, G. (1996). Le troisième Fauteuil : Ægidius Fauteux, Léo-Paul Desrosiers, Luc Lacourcière. *Les Cahiers des dix*, (51), 55–76.
<https://doi.org/10.7202/1012939ar>

Le troisième Fauteuil

PAR GILLES GALLICHAN

Ægidius Fauteux, l'intellectuel généreux (1876-1941)



La Bibliothèque nationale du Québec, qui est l'héritière de la Bibliothèque Saint-Sulpice, conserve fièrement le souvenir du premier bibliothécaire de l'institution, Ægidius Fauteux. On a donné son nom à l'un des édifices de la bibliothèque, celui de la rue de l'Esplanade, et une plaque de bronze dans la salle de lecture de l'édifice Saint-Sulpice, rue Saint-Denis, perpétue sa mémoire. À la Bibliothèque municipale de Montréal, rue Sherbrooke, on trouve également une plaque commémorative qui lui rend hommage.

Pourtant, Fauteux demeure un personnage mal connu de la postérité. Son neveu, Robert Baillargeon, qui a rassemblé des souvenirs intimes sur son oncle, parle de lui comme d'un personnage hors de l'ordinaire, dont l'érudition et la sagesse commandaient le respect au sein même de sa famille¹. L'itinéraire de cet homme, destiné d'abord à la vie religieuse, ne manque pas d'intérêt et révèle un personnage toujours à la recherche d'un idéal de perfection.

La famille

Il était de la sixième génération des Fauteux du Québec. Son ancêtre était venu en Nouvelle-France d'un village de la vallée de la Somme vers 1680. Ægidius, comme l'un de ses frères, sera un passionné de généalogie et la quête des racines familiales sera un de ses passe-temps favoris.

Le père d'Ægidius, né en 1843, était d'une famille de cultivateurs de Saint-Benoît de Deux-Montagnes. Il se prénommaît Hercule, prénom judicieusement choisi, car l'homme était vigoureux, fier et obstiné, une véritable force de la nature. Hercule Fauteux a rédigé ses souvenirs de jeunesse, ce qui est rare chez les Canadiens de sa génération et qui révèle aussi une bonne instruction. Il travailla dans les chantiers de la Gatineau et fut tour à tour bûcheron, engagé, cultivateur et bâtisseur. C'était un homme de foi, abandonnant à la Providence ce qui dépassait la force de ses bras².

1. R. BAILLARGEON, *Ægidius Fauteux, bibliophile et homme de lettres. Étude monographique*, Laval, Édition de l'auteur, 1992, p. 7.
2. *Ibid.*, p. 15-17.

Les Cahiers des Dix, N° 51 (1996).

Le 23 janvier 1871, Hercule Fauteux épousait Exilda Dagenais, âgée de 24 ans et originaire de Saint-Martin. Le couple eut 13 enfants, 7 filles et 6 garçons dont 3 sont morts en bas âge. Presque tous reçurent au baptême des noms d'inspiration grecque ou latine: Éthérius-Xénophon, Arméus, Parmélia, Régina, etc., prénoms peu communs, peut-être inspirés par celui du père de famille. En 1875 naît un premier Ægidius, qui meurt à trois mois. Un autre fils, né le 27 septembre 1876, reçoit le même prénom: Joseph-Oscar-Ægidius.

Hercule Fauteux installe sa nombreuse famille à Sainte-Cunégonde, paroisse voisine de Saint-Henri-des-Tanneries où il est manufacturier, commerçant et entrepreneur. C'est un homme très engagé dans sa communauté et avantageusement connu par ses concitoyens. Ægidius commence ses études dans la décennie 1880. Il reçoit une formation essentiellement sulpicienne. Après la petite école, il fait son cours classique au Collège de Montréal de 1887 à 1893, sa philosophie au Séminaire de philosophie de 1893 à 1895 et reçoit, cette année-là, les ordres mineurs. Le jeune Fauteux se destine alors à la vie religieuse et il obtient sa licence en théologie au Grand Séminaire de Montréal en 1898.

À 22 ans, le séminariste réoriente sa carrière. Il se tourne vers Thémis et fait des études en droit à l'Université Laval de Montréal, de 1899 à 1903. En fait, il n'est pas plus destiné pour la toge que pour la soutane. C'est un intellectuel, un littéraire qui se sent chez lui au milieu des livres et des cercles d'études. Très vite on le retrouve au Cercle Ville-Marie, l'un des rendez-vous du Montréal littéraire. Il en devient même le président en 1901. C'est là qu'il présente ses premières conférences qui feront de lui un personnage public. Il fait un peu de théâtre et, à la même époque, il publie ses premiers articles dans *La Patrie*. À l'instar de ses contemporains, il affectionne les pseudonymes littéraires et il en utilisera plusieurs au cours de sa carrière: Lucien Balte, E.G., Robert Lefort, M. France, Baruch, Lucien Bulté, Justice, H. Lambert, Godefroi Latour, Ludovic Morel, Nemo, Raoul Sanche Solitaire, Vindex, Virgile³.

Très vite, ceux qui savent flairer un talent le remarquent. Pierre de Labriolle, un professeur de littérature française invité à Montréal, l'encourage du côté des lettres. Il attire aussi l'attention de Joseph-Israël Tarte, l'habile politique, qui le recrute comme courriériste parlementaire à Québec pour son journal *La Patrie*. À cette époque, Tarte est en rupture avec ses alliés libéraux et le quotidien de la rue Sainte-Catherine est associé à l'opposition aux régimes de Laurier à Ottawa et de Gouin à Québec. La Tribune de la presse de Québec sera une véritable école de politique pour Fauteux, car il manifeste autant d'intérêt pour la politique que pour les lettres.

Le journaliste

En 1902, avec Arthur Sauvé, Alphonse Nantel et Émile Léonard, il fonde un hebdomadaire conservateur, *Le Rappel*. C'est un petit journal de quatre pages bien tassées sur sept colonnes. Fauteux y exerce sa plume sous l'un ou l'autre de ses nombreux pseudonymes. À l'automne 1903, il égratigne les politiciens libéraux qu'il passe en revue dans une série d'articles signés «Vindex». Wilfrid Laurier, Henri Bourassa, Simon-Napoléon Parent, Rodolphe Lemieux et Godfroy Langlois figurent parmi sa galerie de portraits peu flatteurs.

Entre-temps, il termine ses études et, le 10 juillet 1903, il devient avocat et est admis au Barreau de la province de Québec. Jamais, pourtant, il ne fera carrière de ce côté. Il ira plutôt vers le journalisme, qui est loin d'être un métier facile. *Le Rappel* ne survit que pendant deux

3. B. VINET, *Pseudonymes québécois. Édition basée sur l'œuvre de Audet et Malchelosse intitulée: Pseudonymes canadiens*, Québec, Garneau, 1974, p. 304; R. HAMEL et al., *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 500.

ans, fermant ses portes en juin 1904. Fauteux redevient alors le courriériste parlementaire de *La Patrie* à l'Assemblée législative. Il occupe ce poste de 1905 à 1909. Il est même élu vice-président de la Tribune en 1906⁴.

Olivier Maurault a écrit que Fauteux, pendant ces années passées à suivre l'actualité politique à Québec, donna libre cours à son talent et à sa verve. Il situe à cette époque l'amitié profonde qui le lia à Olivar Asselin et à Thomas Chapais⁵. La verve de Fauteux, dont parle ici M^{gr} Maurault, est en fait son engagement politique plus marqué que jamais du côté conservateur. Au moment des élections générales de 1908, Fauteux rédige un pamphlet virulent de 80 pages contre le gouvernement de Lomer Gouin: *Dix ans de régime libéral, Gouin, ses faiblesses, ses abus, ses scandales*. C'est un véritable réquisitoire où l'auteur met en doute la légitimité du gouvernement en place depuis 1905. Il y passe en revue toute l'actualité parlementaire dont il a été un témoin privilégié et présente les pièces d'un bien sombre dossier.

La prose de Fauteux ne renverse pas le «régime», mais contribue sans doute à donner du tonus à l'opposition conservatrice qui passe de 7 à 14 députés malgré la défaite personnelle de son chef, Évariste Leblanc. Fauteux est contrarié par l'arrivée théâtrale d'Henri Bourassa et d'Armand Lavergne comme députés nationalistes indépendants à l'Assemblée législative. Entre Bourassa, le castor rouge, et Fauteux, il ne s'établira jamais une grande sympathie.

En 1909, nouvelle surprenante, Ægidius Fauteux quitte *La Patrie* et devient le rédacteur en chef de *La Presse*. Le quotidien de la rue Saint-Jacques paraissait depuis 25 ans déjà et se vantait d'être le plus grand journal au Canada, avec un tirage de 100 000 exemplaires. Journal populaire - ses adversaires le lui reprochaient abondamment - *La Presse* était officiellement indépendante des partis politiques. Néanmoins, depuis 1906, elle était aussi un organe officieux du Parti libéral canadien et le premier ministre fédéral, Wilfrid Laurier, gardait un œil vigilant sur elle⁶. De 1909 à 1912, Fauteux dirige *La Presse*, riche de son expérience de journaliste de combat. Il croise un fer aiguisé avec *Le Devoir*, frappant d'estoc et de taille comme un escrimeur entraîné à des passes d'armes avec des journaux concurrents et politiquement opposés. C'était, d'après Maurault, une vie batailleuse et épuisante que celle de ces journalistes, «fort agitée et de nature à ruiner leur santé et leur talent⁷».

Deux événements, l'un familial et l'autre professionnel, viennent modifier la vie et la carrière de Fauteux. Le 28 février 1911, à l'église Saint-Pierre de Montréal, il épouse Antonia Chevrier, de Saint-Polycarpe. Elle a 29 ans et lui, 34. C'est une femme dynamique et travailleuse, qui sera une compagne parfaite pour Fauteux. Ils habitent rue Saint-Hubert durant de longues années avant de s'installer, en 1926, rue Viau. Le mariage survient presque à la même époque où les sulpiciens fondent la grande Bibliothèque Saint-Sulpice et ils en offrent la direction à Ægidius Fauteux. En décembre 1912, le rédacteur en chef quitte donc *La Presse* et le journalisme pour devenir bibliothécaire. Il trouve sûrement sa vocation profonde au milieu des livres, car il s'y consacre jusqu'à sa mort 29 ans plus tard.

-
4. J. SAINT-PIERRE, *Les membres de la Tribune de la presse. Liste chronologique 1871-1989*, Québec, Bibliothèque de l'Assemblée nationale, 1990, non paginé.
 5. O. MAURAUULT, «Ægidius Fauteux (1876-1941)», *Mémoires de la Société royale du Canada*, 3^e série, vol. XXXV, 1941, p. 104.
 6. A. BEAULIEU, J. HAMELIN et al., *La presse québécoise des origines à nos jours*, tome III, 1880-1895, Sainte-Foy, PUL, 1978, p.114-115.
 7. *Ibid.*, p. 105.

Le bibliothécaire

Depuis 1860, les sulpiciens soutenaient le Cabinet de lecture paroissial jumelé au Cercle Ville-Marie. Mais, au tournant du siècle, le cabinet ne répondait plus aux besoins de lecture publique à Montréal⁸. La question d'une bibliothèque publique à Montréal soulevait débats et passions et, dès ses années d'études, Fauteux s'était intéressé à ce dossier⁹. En 1903, *Le Rappel* publie plusieurs articles sur ce sujet d'actualité. De son côté, l'Université Laval à Montréal se développait rapidement et avait de grands besoins documentaires, notamment dans le domaine des arts et des sciences. L'idée de remplacer le vieux cabinet de lecture par une importante bibliothèque générale et publique, mais tournée vers la recherche universitaire fit son chemin. La décision fut prise en 1910 de construire une grande bibliothèque rue Saint-Denis, non loin de l'université, et d'en faire un foyer culturel dynamique de la culture canadienne-française.

Les liens que Fauteux avait toujours conservés avec ses maîtres sulpiciens l'ont sans doute favorisé lorsqu'il fut choisi conservateur de la bibliothèque. Jean-René Lassonde n'hésite pas à dire que Maurault et Fauteux furent «les deux piliers de cette vaste entreprise qu'est la Bibliothèque Saint-Sulpice¹⁰». Entré en fonction à la fin de 1912, Fauteux entreprend de rassembler les ressources documentaires devant constituer la collection initiale de la nouvelle bibliothèque. Il réunit plusieurs fonds totalisant 60 000 volumes¹¹. À Saint-Sulpice, les livres canadiens seront à l'honneur, en particulier grâce à l'acquisition de la très belle collection de lauriantica du juge Louis-Wilfrid Sicotte.

Le nouveau conservateur développe un vaste réseau d'échanges et d'acquisitions avec des bibliothèques étrangères, des collèges, des universités, des libraires et des éditeurs. En 1913, il se rend aux États-Unis visiter les grandes bibliothèques et se documenter sur leur organisation matérielle et sur leur classification. Puis, en compagnie de sa femme, il fait un long voyage en Europe. Il dispose d'un budget d'acquisitions pour doter Saint-Sulpice d'une collection valable en littérature, en beaux-arts et en sciences. Grâce à l'application et au zèle qu'il met dans sa mission, il fait de sa bibliothèque une institution moderne et universelle.

Il revient au Québec quelques mois avant le début de la Guerre. La construction de la nouvelle bibliothèque est commencée, rue Saint-Denis, d'après les plans de l'architecte Eugène Payette¹². L'inauguration a lieu le 12 septembre 1915 à l'occasion d'une brillante cérémonie. Dès lors, la Bibliothèque Saint-Sulpice s'impose comme l'un des pôles culturels de Montréal et du Canada français, et Fauteux, avec un dévouement et une aménité que tous reconnaissent, réussit à donner une âme à ce lieu de culture.

Lionel Groulx écrit dans ses *Mémoires* qu'Ægidius Fauteux à la Bibliothèque Saint-Sulpice et Gonzague Ducharme à sa librairie de canadiens de la rue Saint-Laurent lui ont rendu d'éminents services. Il raconte que Fauteux travaillait à équiper la bibliothèque pour la recherche historique et à faciliter la tâche des historiens.

8. M. LAJEUNESSE, *Les sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1982, p. 199-218.

9. J.-R. LASSONDE, *La Bibliothèque Saint-Sulpice 1910-1931*, Montréal, BNQ, 1987, p. 25.

10. *Ibid.*, p. 41.

11. *Ibid.*, p. 118.

12. Pour une information complète sur l'établissement de la Bibliothèque Saint-Sulpice, il faut lire le deuxième chapitre de J.-R. LASSONDE, *op. cit.*, p. 51-114.

Ma chambre au presbytère de Saint-Jean-Baptiste, très sombre, me rend le travail pénible. Ægidius Fauteux m'offre, à gauche, de la salle de lecture, vers le centre, un de ces petits cabinets ouverts, où il y a chaise et table et protection contre le public par un portillon de fer. Pendant bien des années, combien de jours et de soirées j'aurai passés là, peinant péniblement derrière un entassement de livres, de brochures et de vieux journaux, indifférent au va-et-vient des habitués de la bibliothèque¹³.

À partir de 1921, Fauteux contribue à la promotion du livre dans la province de Québec. Il établit au bénéfice de la bibliothèque un programme de dépôt volontaire auprès des éditeurs et imprimeurs de la province, qui préfigure la loi du dépôt légal adoptée en 1967. Cette initiative a permis à Saint-Sulpice d'enrichir considérablement ses collections en stimulant une solidarité collective autour d'un projet national. La Semaine du livre canadien inaugurée à cette époque et la publication par Fauteux d'une section française dans le *Canadian Catalogue of Books* ont certainement contribué à la diffusion et à la mise en valeur du livre québécois.

Quelques années après la Guerre, en 1923, Fauteux retourne en Europe pour rencontrer des éditeurs, des libraires et enrichir les collections de la Bibliothèque. Cette fois, il part seul, car son épouse, Antonia, doit veiller sur leur petite fille adoptive âgée de un an. Le couple, n'ayant pas d'enfant, avait accepté d'adopter sa nièce Marie-Laure, fille de Régina Fauteux-Baillargeon, sœur d'Ægidius. Régina, déjà mère de plusieurs enfants, était de santé fragile et les médecins l'avaient enjoint de confier sa petite fille à son frère. Marie-Laure devint une raison de vivre pour Ægidius, surtout après la mort de sa femme. Antonia mourut subitement en 1927, foudroyée par ce qui semble être une hémorragie cérébrale. Dès lors, Fauteux partage son existence entre la bibliothèque, ses recherches et sa fille adoptive¹⁴.

Le fonds qu'il constitua au cours de ses voyages et pendant les années suivantes représente l'essentiel de ce qui est aujourd'hui connu sous le nom de «collection Saint-Sulpice». La Bibliothèque nationale du Québec est toujours dépositaire de cette très riche collection documentaire qui mériterait un classement au titre de patrimoine national.

En 1918, il est nommé à la Société royale du Canada, dont il devient président de la section française. Il est également actif au sein de la Société historique de Montréal, animée par son collègue et ami Victor Morin. Selon de nombreux témoignages, Fauteux était un érudit et cultivait sa remarquable mémoire par la lecture. Il est insatiable de livres, disait-on, et sait les goûter tous. Ainsi, il ne dédaigne pas les romans policiers, en particulier ceux d'Agatha Christie qu'il lit dans le tramway en rentrant chez lui. Ses livres sont aussi ses outils de travail et ils lui permettent de garder un lien avec le journalisme. En 1933-1934, il publie «Les carnets d'un curieux» dans *La Patrie*, suivis, en 1935-1936, du «Courrier historique et littéraire». À Radio-Canada, il donne des conférences radiophoniques bien documentées et riches de nombreuses références. À sa mort, il laissera une magnifique bibliothèque personnelle de 10 000 documents¹⁵.

C'est avec tristesse et un peu d'amertume qu'il assiste en 1931 à la fermeture de la Bibliothèque Saint-Sulpice. La crise économique touchait durement les sulpiciens, minant du coup leur capacité financière à soutenir une pareille entreprise¹⁶. La réputation et la compétence

13. L. GROULX, *Mes Mémoires*, tome I, 1878-1920, Montréal, Fides, 1970, p. 254.

14. R. BAILLARGEON, *op. cit.*, p. 63-76.

15. Elle fut acquise par la Ville de Montréal pour la somme de 4500 \$.

16. Fauteux ne vécut pas assez longtemps pour assister à la réouverture de Saint-Sulpice, en 1944, comme bibliothèque provinciale relevant du Secrétariat de la province. Elle devint finalement, en 1967, la Bibliothèque nationale du Québec.

du bibliothécaire de Saint-Sulpice étaient si bien établies qu'il devait rapidement poursuivre sa carrière à la Ville de Montréal en qualité de conservateur de la Bibliothèque municipale, rue Sherbrooke.

Quelques années plus tard, son action allait s'étendre à l'enseignement de la bibliothéconomie, dont il fut l'un des pionniers québécois avec Juliette Chabot et le père Paul-Aimé Martin. Après avoir donné des cours de bibliothéconomie en français à l'Université McGill, il devint secrétaire du Canadian Library Council et ouvrit, en 1937, l'École des bibliothécaires. Cette école était affiliée à l'Université de Montréal et les cours étaient donnés dans l'édifice même de la Bibliothèque municipale. C'était la première école du genre de langue française en Amérique¹⁷. On lui doit à ce chapitre les premières traductions de la classification décimale de Dewey et son adaptation aux collections d'histoire du Canada et du Québec.

Son engagement dans la vie culturelle entrepris à Saint-Sulpice en 1912, et ses réalisations riches d'avenir pour la culture nationale, lui valurent en 1936 de recevoir un doctorat d'honneur à l'Université de Montréal en même temps que son confrère Édouard-Zotique Massicotte de la Société des Dix.

L'historien

Après ses chroniques parlementaires et son pamphlet politique de 1908, l'œuvre entière de Fauteux est consacrée à la recherche historique, à la bibliographie et à la bibliothéconomie. Il fut le premier à étudier l'histoire des bibliothèques au Québec. Il publie un essai sur ce sujet en 1916 et donne des conférences appréciées du public¹⁸. Il inaugure avec Marie Tremaine, sa collègue de Toronto, les recherches sur l'histoire de l'imprimerie au Canada. Son étude, *L'introduction de l'imprimerie au Canada. Une brève histoire*, fut publiée en 1957, sur papier de luxe, par la compagnie Rolland; elle demeure une des premières monographies importantes sur le sujet.

Il consacre une étude à la famille d'Ailleboust (1917), à son ancien maître sulpicien Charles Lecoq (1927), au duel au Canada (1934) et aux chevaliers de Saint-Louis (1940). Il dresse des bibliographies sur la question universitaire à Montréal (1922), sur l'histoire canadienne (1926) et sur les grands travaux bibliographiques (1938). En 1922, à l'occasion de l'affaire Roberts¹⁹, il publie un dossier sur les privilèges parlementaires au Canada, qui est demeuré une référence sur le sujet. En 1990, la Bibliothèque de l'Assemblée nationale le publiait de nouveau dans son *Bulletin*²⁰. Fauteux, à la suite de Laurent-Olivier David, consacre de minutieuses recherches aux Patriotes de 1837 et 1838. Ses travaux, complétés par un de ses collaborateurs, ne seront publiés qu'en 1950.

17. R. BAILLARGEON, *op. cit.*, p. 120.

18. «Une conférence de M. Ægidius Fauteux», *Le Canada*, 16 décembre 1922, p. 5; «La bibliothèque publique remonte à 1779 au Canada», *Le Devoir*, 20 décembre 1922, p. 5; «Bibliothèques publiques», *La Presse*, 21 décembre 1922, p. 4.

19. Sur cette question, voir R. RUMILLY, *Histoire de la province de Québec*, tome XXVI, Rayonnement de Québec, Montréal, Chanteclerc, 1953, p. 158-174; R. BERTRAND, «Les députés se font justice», dans *Qui a tué Blanche Garneau?*, Montréal, Quinze, 1983, p. 113-137.

20. A. FAUTEUX, «Les privilèges parlementaires au Canada», *Bulletin de la Bibliothèque de l'Assemblée nationale*, (XIX, 3, septembre 1990), p. 14-18; (XIX, 4, décembre 1990), p. 15-20.

Lorsque la Société des Dix est fondée, en 1935, Fauteux a déjà 59 ans. On lui désigne le fauteuil numéro trois, entre Victor Morin et Zotique Massicotte. Bon compagnon, il était à l'aise avec ses collègues et savait apprécier les agapes fraternelles qui réunissaient régulièrement les membres. Ceux-ci lui confièrent d'emblée la responsabilité de l'édition des premiers *Cahiers des Dix*, tâche dont il s'acquitta fort bien.

Il fit avec les Dix des excursions mémorables, dont cette tournée en Acadie en 1938. Pour la Société des Dix, il produisit six articles, presque tous consacrés à l'histoire de la Nouvelle-France. On publia dans les Cahiers deux articles de Fauteux à titre posthume, le premier, sur l'introduction de l'imprimerie au Canada, en 1951, pour marquer le dixième anniversaire de sa mort et le second, en 1961, sur Antoine-Aimé Dorion.

Ce sont des problèmes coronariens qui affectèrent sa santé. En mars 1941, il obtint les autorisations nécessaires pour se rendre à Rochester (Minnesota) et y être hospitalisé à la célèbre clinique Mayo. Il revient précipitamment quelques semaines plus tard, ayant appris la mort de son frère Éthérius, qui lui était très proche. Dans le train qui le ramène à Montréal, Fauteux prend froid et contracte une pleuropneumonie. Sa santé décline rapidement et il s'éteint le 22 avril 1941 à l'hôpital Saint-Luc de Montréal. Il avait 64 ans.

Sa mort provoque un concert d'éloges à son endroit. Les témoignages venus de partout démontrent que sa réputation avait traversé les frontières. On souligne sa probité intellectuelle et sa grande disponibilité pour aider les nombreux chercheurs qui s'adressaient à lui, confiants de recevoir une réponse ou une piste de recherche. Sa générosité est le commentaire qui revient le plus fréquemment sous la plume de ceux qui lui ont rendu hommage. Mais c'est au titre de son œuvre culturelle dans le domaine du livre que Fauteux a laissé l'héritage le plus fécond. Son biographe, Robert Baillargeon, a résumé admirablement cet héritage de Fauteux:

La contribution d'Ægidius Fauteux à ce grand œuvre de l'édification nationale devrait suffire à elle seule à lui assurer la reconnaissance des Québécois, non seulement de ceux très nombreux auxquels il a inspiré le goût de l'histoire et du livre, mais de toute la collectivité. En effet, par son apport à l'établissement dans la métropole de bibliothèques bien vivantes et bien organisées, il a enrichi notre héritage culturel, en plus de former des bibliothécaires capables de favoriser la diffusion et l'amour du livre, le fondement même de la culture d'un peuple²¹.

Léo-Paul Desrosiers, la vocation littéraire (1896-1967)



C'est Léo-Paul Desrosiers qui, en 1941, succède à Fauteux au troisième fauteuil de la Société des Dix. Le choix était heureux et s'imposait en quelque sorte, le destin de ces deux hommes étant marqué de singulières similitudes. Ils reçurent tous deux une formation juridique sans devenir avocat, touchèrent au journalisme engagé avant d'entreprendre une carrière de bibliothécaire et d'historien à laquelle Desrosiers ajouta celle de romancier.

Si la vie et l'œuvre de Desrosiers sont bien connues, c'est en grande partie grâce à Julia Richer qui lui a consacré une étude bien documentée dans la collection *Écrivains canadiens*

21. R. BAILLARGEON, *op. cit.*, p. 121.

d'aujourd'hui, chez Fides²². Son œuvre littéraire a aussi attiré sur lui l'intérêt des critiques et des gens de lettres. Dans toute la documentation qui lui est consacrée, Desrosiers apparaît comme un personnage sensible, complexe et tourmenté.

Léo-Paul Desrosiers est un homme du terroir qui puisera toujours son inspiration intellectuelle et littéraire dans son appartenance paysanne. Il est né à Berthier-en-Haut, le 16 avril 1896; cadet d'une famille de 16 enfants. Il grandit à la ferme de ses parents sur les bords de la petite rivière Bayonne.

Son père, Louis Desrosiers, était un homme dynamique et plein de ressources, sachant tirer beaucoup de peu. Il faisait les délices de ses nombreux enfants, car il connaissait un répertoire impressionnant de contes folkloriques et de légendes, et maîtrisait parfaitement l'art du conteur. C'est de lui que le petit Léo-Paul reçoit les dons de la description et du récit qui lui inspireront ses plus belles pages. Sa mère, Marie Olivier, était une femme énergique et autoritaire, peu encline aux sentiments. À l'image des mères canadiennes-françaises, madame Desrosiers était celle qui dirigeait le foyer, qui veillait à l'organisation matérielle et à l'éducation morale de ses enfants. Dans l'univers de l'enfance de Desrosiers se dessine aussi une autre présence féminine, celle de sa tante, qui comblera discrètement ses besoins d'affection.

Dès qu'il sait lire, Léo-Paul découvre comme un trésor merveilleux l'émotion cachée sur les feuillets imprimés que l'on tourne un à un, en découvrant tout un univers de sentiments. Il apprend ainsi à aimer les livres et acquiert le goût de la lecture. Après ses petites classes à Berthier, il va poursuivre ses études classiques au Séminaire de Joliette. Au collège, il passe pour un élève rêveur et une forte tête. Pourtant, son appétit de lecture et de réflexion compense son manque d'attention aux cours et il réussit brillamment son baccalauréat. Il doit son succès à des professeurs qui avaient su, dira-t-il plus tard, guider son talent vers une discipline intellectuelle féconde.

La lecture et bientôt l'écriture deviennent pour lui des chemins de l'âme. Il en fait l'expérience, un jour, en lisant à voix haute *Maria Chapdelaine* à sa famille réunie. Il découvre la puissance émotive des mots lorsqu'il voit pleurer les siens qui écoutent religieusement les pages de Louis Hémon. Cette communion de cœurs autour d'un texte littéraire lui laisse une impression qu'il n'oubliera jamais²³.

Le choix d'une carrière semble avoir été difficile pour le bachelier de Joliette. En 1916, à défaut de mieux, il s'inscrit en droit à l'Université Laval de Montréal. Il obtient son diplôme en 1919. Mais pas plus que Fauteux Desrosiers ne sera plaideur ou juriste, il n'a pas cette vocation. Il a même le «dégout du Code» et ne trouve aucune motivation profonde dans les études juridiques²⁴. À la fin de son cours, il ne demande même pas son admission au Barreau. Ce sont les lettres qui le passionnent.

Déjà, au collège, il a fréquenté les muses. Entre 1914 et 1916, il publie quelques poèmes et des articles dans *L'Étoile du Nord*, de Joliette. En 1916, il participe au premier concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, dont le thème était «La Croix du

22. J. RICHER, *Léo-Paul Desrosiers*, Montréal, Fides, 1966, 190 p.

23. *Ibid.*, p. 13.

24. L.-P. DESROSIERS, Lettre à Lionel Groulx du 14 mars 1920, citée dans *Mes Mémoires*, tome II, p. 165.

Chemin²⁵». À cette époque, on le retrouve souvent à la Bibliothèque Saint-Sulpice ou à la Municipale et il est un lecteur avide du *Devoir*. C'est dans *Le Nationaliste* et dans *L'Action française* qu'il publie en 1918 et en 1919 ses premiers textes qui attirent sur lui l'attention. Le premier paraît à l'automne 1918 dans l'hebdomadaire montréalais. C'est une réflexion sur les jeunes professionnels ambitieux qui doivent sacrifier à leur réussite sociale leurs idéaux et leur dignité morale. Au Québec, constate-t-il, la compétition professionnelle est forte; «ce n'est pas que nous ayons trop d'hommes instruits; nous les avons trop à la même place²⁶». Cette concentration appelle à la curée plus qu'à la saine émulation. Il considère que le succès professionnel et social à tout prix «c'est l'esclavage volontaire, merveilleusement inspiré par l'intérêt²⁷». L'arrivisme est souvent l'enfant de la pauvreté et la politique attire hélas les arrivistes comme un aimant la limaille. Les chefs politiques, écrit-il, «ont besoin de gens qui allient à la souplesse morale, l'indifférence pour les idées et la docilité aux voix de l'intérêt.[...] La politique a l'absolution facile pour les fortunes louches qu'elle édifie et réserve à leurs propriétaires d'inviolables sécurités²⁸». Ce texte découpant et réaliste fut bien noté par Henri Bourassa qui s'enquit de ce jeune auteur auprès de Groulx.

Son deuxième article, paru dans *L'Action française*, s'intitulait: «La nationalisation de notre littérature par l'étude de notre histoire²⁹». L'idée d'une «nationalisation» de la littérature québécoise était un thème que l'abbé Camille Roy avait lancé quelques années auparavant. Desrosiers s'en empare pour lancer un véritable manifeste en faveur du roman historique canadien-français. Notre histoire, écrit-il, représente un immense potentiel littéraire duquel peuvent naître «des œuvres qui sauvegardent notre intégrité». En se racontant l'écrivain «dit toujours l'âme nationale qui est au fond de lui-même³⁰». Il affirme aussi que c'est dans l'aventure du peuple que se retrouve la sève d'une littérature nationale. Certains parleront avec dédain de régionalisme, mais «ce sera un régionalisme élargi, plus compréhensif et capable d'embrasser plus de choses³¹». Lionel Groulx sera vivement impressionné par ce texte puissant écrit par un jeune homme de 22 ans³². À l'époque où bien des auteurs québécois cherchent à pasticher la bonne littérature française ou à s'enfermer dans un terroir souvent stérile, Desrosiers propose une nouvelle voie où il s'avancera lui-même quelques années plus tard.

Le journaliste

Son manifeste de 1919 se termine sur une réflexion à propos de la difficulté pour un écrivain de vivre de sa plume. L'homme de lettres au Québec «use ses forces dans le double souci du pain quotidien et du travail littéraire³³». Desrosiers compare l'hostilité sociale dont est victime l'artiste québécois à la forêt menaçante à laquelle s'attaquait jadis le pionnier de la Nouvelle-France. Cette difficulté matérielle, il l'affronte dès la fin de ses études.

25. *La croix du chemin. Premier concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, Montréal, SSJB, 1916, 156 p.

26. L.-P. DESROSIERS, «L'arrivisme», *Le Nationaliste*, 13 octobre 1918, p. 2.

27. *Ibid.*

28. *Ibid.*

29. *L'Action française*, (III, 2, février 1919), p. 65-77.

30. *Ibid.*, p. 69.

31. *Ibid.*, p. 76.

32. L. GROULX, *Mes Mémoires*, tome II, op. cit., p. 159-161.

33. *L'Action française*, loc. cit., p. 77.

Sa première expérience de travail, dans un bureau de collection à Québec, s'avère rapidement un échec. Il se tourne vers le journalisme où, espère-t-il, il pourra gagner sa vie en exerçant sa plume. Il craint cependant les pièges de l'écriture rapide qu'exige la production d'un quotidien. À Lionel Groulx le 5 novembre 1919, il écrit qu'il ne sera journaliste que par nécessité³⁴. En 1920, il hésite encore quant à son avenir, puis il déniche un poste au *Canada*, le journal libéral de la métropole. Son passage y est bref, car quelques semaines plus tard il a la chance d'entrer au *Devoir* à titre de chroniqueur parlementaire à Ottawa.

Ernest Bilodeau venait de quitter cette fonction et Louis Dupire l'avait remplacé au pied levé, mais il fallait absolument lui trouver un successeur. Henri Bourassa et Georges Pelletier offrent donc le poste au jeune Desrosiers. L'abbé Groulx l'avait recommandé sans être certain, cependant, qu'il s'adapterait facilement aux exigences du travail de journaliste parlementaire. Léo-Paul Desrosiers inaugure ses chroniques dans *Le Devoir* le 1er juillet 1920. Il assiste alors aux dernières heures du gouvernement de coalition de Robert Borden³⁵.

La vie politique de l'époque est encore agitée par la crise de la conscription, par les débats linguistiques autour du Règlement XVII et, au Parti libéral, par la succession toute récente de Wilfrid Laurier. Très tôt la plume de l'écrivain transparait dans ses reportages politiques. Le 12 juillet, il signe une chronique remarquée, qu'il intitule: «L'appel aux armes³⁶».

Évoquant une promenade sur la colline parlementaire outaouaise dans la tranquillité d'un soir d'été, il décrit la ville au soleil couchant. À cette description vespérale d'un grand style, il enchaîne une réflexion sur le Canada français entouré par une mer anglo-saxonne toujours menaçante. Il remarque «deux canons accroupis entre les arbres, braqués sur notre pays [...] leurs flancs polis s'allongent dans la direction de Québec³⁷» et cette vision symbolique devient pour lui l'appel aux mobilisations de toutes les énergies: «Ne l'oublions pas, nous sommes condamnés à une bataille immortelle, à un combat sans fin où il n'y a pas de victoire qui soit décisive, de défaite qui soit finale [...] Tel est notre destin de vivre, bottés, et le fusil sur l'épaule³⁸.» Ce texte combatif et engagé annonçait que Desrosiers ne serait pas un chroniqueur bénin se contentant de la sèche description des séances parlementaires.

Mais cet «appel aux armes», comme son manifeste littéraire de 1919, Desrosiers l'adresse d'abord à lui-même. Ce sera son propre programme et son œuvre de chercheur et de romancier sera vouée à l'amour et à la défense de la patrie. Toute sa vie, Desrosiers sera une âme ardente et, à sa façon, un résistant, combattant non pas avec le fusil sur l'épaule, mais avec la plume à la main.

Desrosiers occupe jusqu'en 1927 le poste de chroniqueur parlementaire du *Devoir* à Ottawa. Sa prose journalistique est abondante. André Major a recensé 1851 articles signés par Desrosiers dans *Le Devoir* entre 1920 et 1927, de quoi remplir de nombreux spicilèges. Plusieurs de ses textes pourraient figurer dans une anthologie, car il a le don de rendre une atmosphère, de raconter un incident ou de décrire une personnalité. Il quitte le journal l'année suivante pour entreprendre une carrière de fonctionnaire à la Chambre des communes.

34. L.P. DESROSIERS, Lettre à Lionel Groulx du 15 novembre 1919, citée dans L. GROULX, *op. cit.*, p. 163.

35. «Fin de session», *Le Devoir*, 1er juillet 1920, p. 1.

36. «L'appel aux armes», *Le Devoir*, 12 juillet 1920, p. 1.

37. *Ibid.*

38. *Ibid.*

L'homme de lettres et le fonctionnaire

L'année 1922 marque une étape dans la vie de Desrosiers. D'abord, il fait ses débuts en littérature en publiant un recueil de nouvelles, *Âmes et paysages*, qui est bien accueilli par la critique³⁹. Ce livre lui vaut d'ailleurs le prix d'Action intellectuelle décerné par l'ACJC. Cette même année, il décide d'épouser une jeune femme aux qualités humaines et intellectuelles exceptionnelles, Marie-Antoinette Tardif, qui sera connue en littérature sous le pseudonyme de Michelle Le Normand. À propos de cette union, Julia Richer, qui a très bien connu le couple, écrit : «Jamais deux êtres aussi dissemblables ne se complètent aussi bien. Autant Léo-Paul Desrosiers était sérieux, méditatif, silencieux; autant Michelle, sa femme, était vive, primesautière, enthousiaste. Mais ils avaient en commun l'amour de la littérature et un irrésistible besoin d'écrire⁴⁰».

Le couple vit à Ottawa, et Michelle Le Normand s'adapte avec bonheur à cette ville. Femme de lettres, elle a étudié avec les sœurs de la Congrégation, puis à l'Institut catholique de Paris et à la Sorbonne. Elle a connu Léo-Paul à Montréal au moment où elle publiait ses premiers textes littéraires dans *Le Nationaliste*. Après son mariage, elle continue de rédiger la page féminine du *Devoir*, comme elle le fait d'ailleurs depuis 1918⁴¹. À Ottawa, on la verra animer des cercles culturels, elle participe aux activités du «Caveau», un groupe d'étudiants de l'université qui touchent au théâtre et à la littérature. Les obligations familiales se conjuguent aux activités intellectuelles, car Léo-Paul et Michelle ont bientôt deux fils, Louis et Claude, auxquels s'ajoutera une petite fille délicate et de santé fragile prénommée Michelle.

Depuis longtemps, Desrosiers cherchait à quitter le journalisme, en particulier le journalisme parlementaire si exigeant et qui ne lui donne que très peu de latitude pour ses recherches et ses lectures, et pour écrire. Il aimerait travailler aux archives publiques, mais les postes sont rares. Puisque faute de grives on mange des merles, il entre en 1928 à l'emploi de la Chambre des communes à la rédaction des procès-verbaux, puis il devient l'un des traducteurs français du journal des débats, le *Hansard*. Il conservera ce gagne-pain pendant 13 ans. Le travail est harassant en période de session; cependant, il bénéficie d'un rythme plus calme après les prorogations et peut se consacrer à l'écriture.

C'est pendant cette période que son œuvre littéraire prend forme. En 1931, il publie *Nord-Sud*⁴², son premier roman historique, qui lui vaudra de nouveau le prix d'Action intellectuelle. *Nord-Sud* évoque la vie des jeunes Canadiens du milieu du XIX^e siècle partagés entre l'exil et l'attachement à leur pays, déchirés entre la fatalité et l'espérance.

Au cours des années suivantes, il traverse une période difficile. C'est l'époque de la Crise et du gouvernement conservateur de R.B. Bennett. Le milieu de travail à la Chambre est ingrat et Desrosiers compose mal avec les ambitions et les luttes de pouvoir qui l'entourent. Julia Richer écrit qu'il n'a jamais voulu s'ouvrir sur ce sombre épisode de sa carrière. Les années 1931 à 1935, écrit-elle, «marquent pour Desrosiers une zone infranchissable de silence. Il traverse la période la plus douloureuse de sa vie. Sa besogne quotidienne est alourdie de vexations⁴³».

39. A. RENAUD, «Âmes et paysages», dans M. Lemire, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II, 1900-1939, Montréal, Fides, 1980, p. 35-36.

40. J. RICHER, *op. cit.*, p. 19-20.

41. C'est également au *Devoir* qu'elle a publié son premier livre, en 1919: *Couleur du temps*.

42. M. LEMIRE, «Nord-Sud», *DOLQ*, tome II, p. 758-763.

43. J. RICHER, *op. cit.*, p. 22.

Malgré les déceptions de sa vie professionnelle, il forge son caractère et exerce son talent par une stricte discipline de travail. Il lit beaucoup, fréquentant assidûment la Bibliothèque du Parlement. Il apprécie les grands romans de toutes les littératures et parcourt, avec sa femme, le vaste univers des livres. Il affectionne en particulier l'œuvre de Marcel Proust pour sa profondeur psychologique⁴⁴. Le couple passe ses étés en Gaspésie, à Percé et à Chandler. Dans ces moments de détente et de bonheur familial Desrosiers se consacre à ses enfants, mais se réserve toujours quelques heures de lecture et de réflexion.

Le romancier et l'historien

À l'exception de rares articles parus dans *Le Canada français*, Desrosiers ne publie pratiquement plus rien jusqu'en 1936. Mais les années suivantes portent des branches lourdes des meilleurs fruits de son œuvre. *Le livre des mystères*, paru en 1936, est un recueil de nouvelles dans lesquelles il pousse plus avant l'étude psychologique des personnages. Avec *L'Accalmie*, l'année suivante, Desrosiers publie son premier essai historique qu'il consacre au gouvernement de Lord Durham. Un siècle après la Rébellion de 1837, il examine comment l'auteur du célèbre rapport délaissa son libéralisme pour apparaître dans l'histoire comme l'homme de la loi et de l'ordre au service de l'empire.

En 1938, il publie à Paris, chez Gallimard, ce qui est considéré comme son chef-d'œuvre, *Les engagés du grand portage*. Avec ce livre, Desrosiers renoue avec le roman historique. Il y raconte les rivalités et la vie rude des anciens Canadiens du tournant du XIX^e siècle. C'est un portrait épique et finement documenté des coureurs des bois et des aventuriers, engagés par des compagnies qui se disputaient âprement le lucratif commerce des fourrures. Les critiques saluent ce roman comme une œuvre capitale de la littérature canadienne-française. Cette fois, Desrosiers connaît un succès mérité qu'il doit à ses obscures années de labeur. Dès lors, il apparaît comme un des grands écrivains du Québec. En 1938, il reçoit le prix David, conjointement avec Félix-Antoine Savard qui vient de publier *Menaud, maître draveur*. Malheureusement la Guerre vient ralentir son succès littéraire, car la France tombe aux mains des Allemands en 1940 et il devient impossible de rapatrier les stocks de l'éditeur. La diffusion du livre en souffre, mais *Les engagés du grand portage* sera réédité chez Fides en 1946 et plusieurs fois par la suite.

Il rédige une autre étude sur l'histoire en 1939, *Commencements*, où il examine avec un œil nouveau les débuts de la Nouvelle-France. En 1941, il écrit un roman historique, *Les Opiniâtres*, sur les pionniers venus de France au XVII^e siècle et, l'année suivante, un nouveau roman, *Sources*, qui préfigure le courant de retour à la terre et à la nature qui séduira plusieurs jeunes Québécois des années soixante-dix.

C'est également en 1941 que les Desrosiers quittent Ottawa pour revenir s'installer à Montréal. La mort d'Ægidius Fauteux avait laissé vacant le poste de conservateur de la Bibliothèque municipale et l'administration de la ville offre la succession à Desrosiers. Celui qui avait rêvé d'un poste qui servirait sa passion pour la recherche et la lecture pouvait difficilement refuser cette proposition. Quelques semaines plus tard, la Société des Dix le désigne aussi comme successeur de Fauteux. Il publiera son premier article dans *Les Cahiers des Dix* de 1942.

Le septième volume des *Cahiers* paraît à l'occasion du III^e centenaire de Montréal et est entièrement consacré à l'histoire de la métropole. Desrosiers y contribue par un texte sur le Montréal de 1942, brossant le portrait de la ville où il a commencé sa carrière il y a plus de 20

44. J. RICHER, «En causant avec L.-P. Desrosiers», *Notre Temps*, 10 mai 1958, p. 4.

ans. Cet article sera suivi de nombreux autres sur divers sujets d'histoire des XVII^e et XVIII^e siècles. Il consacre plusieurs études à ses recherches sur les Amérindiens dans la foulée de son essai intitulé *Iroquoisie, 1534-1646*, publié en 1947 par le nouvel Institut d'histoire de l'Amérique française.

Le bibliothécaire

Desrosiers dirige la Bibliothèque municipale de mai 1941 à mars 1953, à une époque encore profondément dominée par l'Église et sa vision de la société. En ces années-là, la bibliothèque publique est d'abord une œuvre d'apostolat et d'action catholique⁴⁵. Le cardinal Villeneuve réaffirmera ces principes dans son discours pour l'inauguration de l'immeuble Fides à Montréal en 1946⁴⁶. Desrosiers, bon catholique, s'accommode assez bien des contraintes morales qui lui sont imposées.

Sous sa direction, la bibliothèque connaît un grand essor⁴⁷. Il fait ouvrir 10 bibliothèques de quartier à Montréal, créant du coup un véritable réseau documentaire municipal. Le nombre d'abonnés augmente considérablement. Desrosiers attire de nouveaux lecteurs par un programme dynamique d'acquisitions et ouvre une cinémathèque en 1947. Il enrichit la collection Gagnon de canadiens par l'achat de la collection Whitton qui contenait, entre autres, une édition originale des *Relations des jésuites* et des *Voyages* de Samuel de Champlain⁴⁸. Il invite des écrivains à rencontrer leurs lecteurs en venant donner à la bibliothèque des conférences très appréciées du public⁴⁹. C'est aussi sous son administration que la bibliothèque développe une section de livres pour les enfants et les jeunes lecteurs. C'est à cette époque que le jeune Michel Tremblay découvre à la bibliothèque de la rue Sherbrooke le monde fascinant des livres.

Desrosiers hérite aussi de l'École des bibliothécaires dont Fauteux avait jeté les bases. Il en poursuit l'œuvre, convaincu de l'importance d'un personnel compétent dans les bibliothèques. La bibliothéconomie n'est pas sa spécialité, mais il profite dans ce domaine du soutien de Marie-Claire Daveluy, une femme de grand talent qui partage avec lui une passion pour la recherche des origines de Montréal. Malgré des budgets plus que modestes l'école progresse, le nombre d'étudiants augmente sans cesse, atteignant le chiffre de 55 en 1950. L'année suivante l'école décerne ses premiers diplômes de baccalauréat en bibliothéconomie. Desrosiers plaide aussi pour que les bibliothécaires soient mieux rémunérés et mieux considérés dans la société⁵⁰.

-
45. M. LAJEUNESSE, «Les bibliothèques québécoises: les avatars de leur rôle social à travers les âges», dans *L'évolution du rôle social de l'imprimé et de ses agents au Québec. Texte intégral des conférences présentées lors de la série 1979-1980 des conférences Ægidius-Fauteux*, Montréal, Les Conférences Ægidius-Fauteux, 1980, p. 70-73.
 46. J.-M.-R. VILLENEUVE, *Le problème des lectures. Allocution prononcée le 28 mai 1946 à l'occasion de la bénédiction de l'immeuble Fides*, Montréal, Fides, 1946, 27 p.
 47. J. CHABOT, «L'œuvre de L.-P. Desrosiers à la Bibliothèque municipale», *Le Devoir*, 14 août 1967, p. 5.
 48. *Ibid.*
 49. B. FAUCHER, «"Votre auteur préféré" à la Bibliothèque de la ville de Montréal», dans G.-A. Chartrand, *Livre, bibliothèque et culture québécoise. Mélanges offerts à Edmond Desrochers s.j.*, Montréal, ASTED, 1977, vol. I, p. 385-403.
 50. M. DURAND, «L'École de bibliothéconomie de l'Université de Montréal, 1937-1962», dans G.-A. Chartrand, *op. cit.*, vol. II, p. 485-507.

Pendant ces années, Léo-Paul Desrosiers demeure très actif dans le milieu culturel québécois. Il entre à la Société royale du Canada en 1943 et participe, l'année suivante, à la création de l'Académie canadienne-française. Il collabore avec l'abbé Groulx à la fondation de l'Institut d'histoire de l'Amérique française en 1947. De son côté, la Société historique de Montréal lui décerne un prix pour son étude sur l'Iroquoisie. Lorsqu'il publie un nouveau roman en 1951, *L'Ampoule d'or*, imprégné des images gaspésiennes, la Société Saint-Jean-Baptiste lui accorde le prix Duvernay⁵¹. Après 1945, il collabore régulièrement à l'hebdomadaire *Notre Temps*, fondé à Montréal par son ami Léopold Richer.

La retraite active

L'annonce de la retraite de Desrosiers en 1953 surprend bien des gens. Mais ses intimes comprennent son désir d'échapper aux mondanités et aux feux de la rampe. Il démissionne de son poste de conservateur de la Bibliothèque de Montréal et se retire en compagnie de Michelle dans une petite maison de Saint-Sauveur-des-Monts, au nord de la métropole. C'est un bien jeune retraité de 57 ans, mais qui compte se consacrer désormais entièrement à sa passion de lire et d'écrire.

Le Québec qu'il laisse est déjà bien différent du pays de sa jeunesse qui appelait ses enfants au secours de la langue et de la foi. Comme bien des hommes de sa génération, Desrosiers comprend difficilement ceux qui remettent en question les valeurs traditionnelles, les accusant de fuir nos réalités profondes. De sa retraite vont sortir de nombreux articles, dont ceux des *Cahiers des Dix* et d'autres plus engagés parus dans *Notre Temps*, des essais et des romans: une biographie de Marguerite Bourgeoys, *Les dialogues de Marthe et de Marie* (1957), une trilogie romanesque, *Vous qui passez* (1958), *Les angoisses et les tourments* (1959) et *Rafales sur les cimes* (1960), et une étude consacrée à Jeanne Le Ber, *Dans le nid d'aiglons, la colombe* (1963)⁵². Desrosiers consacra les dernières années de sa vie à une biographie de Paul de Chomedey de Maisonneuve qui paraîtra après sa mort, en 1967, à l'occasion du 350^e anniversaire de la fondation de Montréal⁵³. Déjà, en 1963, la Société royale du Canada avait honoré l'œuvre considérable de cet intellectuel en lui remettant la médaille Lorne-Pierce.

La mort de Michelle Le Normand, en 1964, laisse un vide immense dans la vie de son compagnon. Il poursuit néanmoins son travail de chercheur et d'écrivain même au soir d'une vie bien remplie. Il accorde quelques entrevues, notamment à Julia Richer pour la rédaction de son livre. Il demeure à l'écoute et surveille les tendances de l'historiographie qui, en ces années soixante, connaît une véritable révolution. L'un de ses derniers textes sera une critique du livre de Fernand Ouellet, *Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1850*, qu'il remet au *Devoir*⁵⁴. Il y reconnaît la grande valeur de l'étude, mais diffère d'opinion sur les jugements à propos des Canadiens et sur l'interprétation de la Conquête. Ouellet, écrit-il, a lu trop de documents anglais, son étude sociale s'appuie sur des sources fiables, «mais elles donneront probablement lieu à d'autres débats». Là-dessus, il ne s'est pas trompé.

51. Le critique littéraire Gilles Archambault saluait en 1993 la réédition de ce roman «aux pages écrites avec retenue et lyrisme avec une langue fort bien maîtrisée». *Le Devoir*, 15-16 mai 1993, p. D-4.

52. Sur l'œuvre littéraire et historique de Desrosiers on consultera S. BAILLARGEON, *Littérature canadienne-française*, Montréal, Fides, 1957, p. 398-404, et surtout les articles du *DOLQ*.

53. P. SAURIOL, «Le Maisonneuve de Léo-Paul Desrosiers», *Le Devoir*, 19 juin 1967, p. 4; A. MAJOR, «Desrosiers à la recherche de Montréal et de son fondateur», *Le Devoir*, 7 octobre 1967, p. 13.

54. L.-P. DESROSIERS, «Société et économie», *Le Devoir*, 15 avril 1967, p. 16.

S'il fut présent jusqu'à la fin, son départ fut discret comme l'avait été sa vie⁵⁵. Il s'éteint dans sa maison de Saint-Sauveur le 20 avril 1967. En apprenant sa mort, Lionel Groulx, qui le suivra bientôt, se souvient de «sa figure de grand mélancolique [...] figure de l'homme qui croit n'avoir pas vécu sa vie comme il l'aurait voulu⁵⁶». Tous ceux qui ont connu Desrosiers tracent de lui l'image d'un homme austère et méditatif, voire taciturne, passionné, mais en même temps secret. Il y avait chez lui un humaniste qui «plaçait au-dessus de tout la dignité morale de l'homme⁵⁷» et un artiste investi dans son écriture comme un moine dans son oraison, y trouvant à la fois douleur et extase.

On devine aussi une dimension cachée en lui, un Desrosiers secret qui ne s'est révélé que pudiquement à travers son œuvre. Manifestement, cet homme portait une grande blessure intérieure. Julia Richer, sa vieille amie, a bien soupçonné «ce choc émotif» enfoui dans son enfance qui toute sa vie l'a retenu de s'exprimer totalement⁵⁸. Léo-Paul Desrosiers avait trouvé sa voie dans la recherche et l'écriture romanesque. Écrire et vivre se conjugaient pour lui sur le même mode et toute sa vie il s'est senti interpellé par ce mystère d'exister. Il a trouvé noblesse et grandeur dans un labeur tenace et discret. Il avait conscience que chaque heure de travail d'un écrivain - atome de ce que l'on nomme l'œuvre - laisse sa marque, si petite fût-elle, dans l'histoire et la mémoire de l'homme.

Luc Lacourcière, la découverte des traditions populaires (1910-1989)⁵⁹



Pour succéder à Desrosiers au troisième fauteuil, les Dix élisent l'ethnologue Luc Lacourcière dont la brillante carrière dépassait déjà, à ce moment, les frontières du pays. À l'image de son prédécesseur, Lacourcière est un personnage complexe avec des zones d'ombre et de lumière.

Luc Lacourcière est un Beauceron né à Saint-Victor le 18 octobre 1910, cadet d'une famille de 13 enfants. Son père, Henri Lacourcière, était le médecin du village; connu et estimé de tous, il avait soigné tout le monde et assisté bien des mères de la région au moment de leurs accouchements. À ce titre, le docteur Lacourcière faisait partie de presque toutes les familles beauceronnes. Il pratiqua la médecine familiale pendant un demi-siècle.

La mère de Luc, Emma Gosselin, avait 43 ans lorsqu'elle mit au monde son treizième enfant après 25 ans de mariage. Une femme admirable de bonté et de distinction, disait d'elle M^{gr} Félix-Antoine Savard⁶⁰. L'historien Léopold Lamontagne écrivait pour sa part qu'elle était

55. G. MALCHELOSSE, «Deux disparus», *Les Cahiers des Dix*, n° 32, 1967, p. 7.

56. L. GROULX, «Deux hommages à Léo-Paul Desrosiers», *Le Devoir*, 22 avril 1967, p. 16.

57. J. RICHER, «Deux hommages à Léo-Paul Desrosiers», *Le Devoir*, 22 avril 1967, p. 16.

58. *Ibid.*

59. Je tiens à remercier M. Conrad Laforte pour ses documents, notes et souvenirs, qui sont en grande partie les matériaux de ce texte.

60. Cité par C. LAFORTE, *Hommage à Luc Lacourcière*, texte inédit présenté à l'occasion de l'inauguration de la Bibliothèque Luc-Lacourcière de Saint-Victor de Beauce, en 1988.

«franche, courtoise, belle et sage» et qu'elle «entourait son mari et ses enfants de la plus tendre sollicitude⁶¹». Avec une mère généreuse et des sœurs attentives, le petit Luc a connu l'enfance des cadets de familles nombreuses, souvent entourés d'une affection particulière.

C'est au sein de la famille que Luc Lacourcière a trouvé les premières assises de sa carrière d'ethnologue, sa passion pour la généalogie familiale en témoigne. Sa mère, malgré les occupations domestiques, tenait un journal où elle consignait les petits épisodes de la vie quotidienne et les grands événements du village. Elle remplit ainsi, au fil des ans, 64 cahiers de notes, des lettres et des albums de photos dont son plus jeune fils hérita⁶². À Saint-Victor, une vie bourdonnante dévidait les jours dans la simplicité du quotidien. La maison familiale, sise à deux pas de l'église⁶³, était le rendez-vous des nombreux amis et connaissances qui s'arrêtaient saluer le bon docteur Lacourcière et sa dame. C'était, dira encore Léopold Lamontagne, un véritable manoir seigneurial doublé d'un lieu de pèlerinage où défilaient patients et passants⁶⁴.

Les années d'enfance furent celles des promenades et des jeux. Lacourcière adorait les animaux et avait aménagé chez lui une véritable ménagerie. Il aimait aussi jouer au maître d'école, annonçant dans cet amusement le pédagogue et le conteur qu'il allait devenir. L'enfant appréciait les histoires merveilleuses que racontaient les grandes personnes et les habitués de la maison, comme le «père» Paul Patry qui possédait un fameux répertoire de contes, légendes et chansons d'autrefois.

L'étudiant

Les études ne furent pas pour le jeune Lacourcière un ruisseau tranquille. Après ses études primaires à Saint-Victor, on l'envoya en 1922 chez les sœurs de la Charité, au Pensionnat Saint-Louis-de-Gonzague, à Québec. Ce pensionnat est toujours situé rue Richelieu, derrière l'actuel théâtre Capitole. L'enfant n'était ni docile ni facile et l'adolescent ne sera pas non plus un modèle d'obéissance soumise. Pour le cours classique, on l'inscrit en 1924, en classe d'éléments latins, au collège de Sainte-Anne-de-La-Pocatière où son oncle, l'abbé Joseph Gosselin, enseigne la philosophie.

L'abbé Gosselin transmettra à son neveu son goût pour les collections d'objets et la généalogie, mais il ne reformera pas son caractère. La discipline du collège pèse lourd sur ce garçon facétieux et les autorités du collège capitulent les premières. Après sa versification, on fait comprendre poliment aux parents que leur fils est un brillant sujet, mais qu'on ne souhaite pas le revoir à Sainte-Anne. Il séjourne brièvement au Séminaire de Québec, poursuit son cours pendant un an au Collège de Lévis et le termine finalement au Séminaire de Québec. M^{gr} Savard couvrait pudiquement cet itinéraire étudiant de Lacourcière en disant: «il est éclectique et sait choisir le meilleur dans plusieurs collèges⁶⁵». Il reçoit enfin son baccalauréat ès arts en 1932.

Cet élève incapable de se plier aux consignes rigides des pensionnats manifestait pourtant une vive intelligence et n'était pas réfractaire à l'étude. Il s'inscrit donc à l'Université Laval à l'École normale supérieure. À cette époque, pour se préparer à une carrière convenable et

61. L. LAMONTAGNE, «Présentation de M. Luc Lacourcière», *Présentation - no 17 - Société Royale du Canada*, [Ottawa, 1962], p. 1.

62. C. LAFORTE, *op. cit.*, p. 2.

63. Cette maison existe toujours, elle est devenue l'hôtel Saint-Victor.

64. L. LAMONTAGNE, *op. cit.*, p. 3.

65. A. SAVARD, «Luc Lacourcière, le fondateur de nos Archives de folklore», dans J.-C. Dupont, *Mélanges en l'honneur de Luc Lacourcière. Folklore français d'Amérique*, Montréal, Leméac, 1978, p. 65.

conventionnelle, on choisissait entre la prêtrise, le droit et la médecine. L'École normale supérieure, devenue en 1937 la faculté des Lettres, servait essentiellement à former des professeurs de collèges recrutés au sein des communautés religieuses. Ce n'était pas la place d'un jeune laïc prometteur. Les conseils affluent pour le détourner de ce choix inconsideré: «Tu vas mourir le derrière sur la paille», lui disait un de ses mentors⁶⁶. Les autorités lui enjoignent de bien peser les conséquences de son choix et tentent de l'orienter vers une option plus raisonnable. Il écoute, mais n'obéit pas.

À l'École normale supérieure, il suit les cours de M^{gr} Camille Roy, qui revenait alors de la Sorbonne, et de l'abbé Alphonse-Marie Parent. Il connaît aussi Auguste Viatte, un professeur suisse invité de l'Université de Fribourg, qui l'encourage à poursuivre dans cette voie. Il l'invite même à venir travailler en Suisse à la fin de ses études et Lacourcière accepte. En 1934, il obtient sa licence ès lettres et son diplôme de l'École normale supérieure, puis il s'embarque pour l'Europe.

Le professeur

Pendant l'année scolaire 1936-1937, il enseigne au Collège Saint-Charles, à Porrentruy, dans le Jura suisse. Il profite de ses congés pour visiter un peu la France et la région des Alpes. À la fin de son année il se rend à Paris avec en poche ses économies. La conjoncture lui réserve alors une surprise. Le gouvernement du Front populaire, confronté à une dure opposition des milieux financiers, décrète au printemps 1937 une forte dévaluation du franc et le pécule suisse du jeune professeur se transforme soudain en une coquette somme. Rêvant de voyage, il se précipite chez un agent et, juste avant que les prix soient réévalués, il s'offre un périple en Méditerranée pour une bouchée de pain.

Il visite l'Italie, la Sicile, la Yougoslavie et la Grèce. Il parcourt la mer Égée et se rend en Turquie, puis revient en France où il va en Normandie renouer avec les racines de la Nouvelle-France. Riche de souvenirs et d'expériences, Lacourcière reprend la mer en juin 1937. Il rentre au pays, écrit Léopold Lamontagne, «plein d'âge et raison, prêt à assumer ses tâches fécondes⁶⁷».

Il débarque à Québec quelques jours avant le II^e Congrès de la langue française (24 juin-2 juillet 1937) où figurent des conférenciers de renom tels Auguste Viatte, le cardinal Villeneuve, Lionel Groulx et Cyrille Delâge. On retrouve aussi à ce congrès quelques-uns des fondateurs de la Société des Dix: Olivier Maurault, Ægidius Fauteux et Aristide Beaugrand-Champagne. Deux autres congressistes feront partie des Dix quelques années plus tard: Léo-Paul Desrosiers et Jean Bruchési. M^{gr} Camille Roy, heureux de revoir au pays son ancien élève, lui demande de suivre les activités du congrès et de s'occuper de l'édition des mémoires et des comptes rendus. Lacourcière touche ainsi pour la première fois au travail d'éditeur intellectuel, expérience qu'il mettra plus tard à profit. Mais, au-delà de cette expérience éditoriale, le congrès de Québec, au retour d'un voyage formateur à l'étranger, éveille en lui un patriotisme noble et authentique qui l'animera toujours⁶⁸.

L'année 1937 se révèle riche pour la vie culturelle du Québec. Cette année-là, le père Émile Legault fonde les Compagnons de Saint-Laurent, la radio française prend son essor avec Radio-Canada, Gratien Gélinas crée son personnage de Fridolin, Marius Barbeau publie *Romancero du Canada* et Félix-Antoine Savard, *Menaud, maître draveur*. Autour de ces derniers événements la carrière de Lacourcière va prendre racine.

66. L. LAMONTAGNE, *op. cit.*, p. 6.

67. *Ibid.*, p. 7.

68. R. LE MOINE, «Luc Lacourcière (1910-1989)», *Les Cahiers des Dix*, no 45, 1990, p. 12.

Pendant quelques mois, il donne des cours privés à Québec, puis à l'été de 1938 il inaugure les cours d'été de français à l'Université Laval. C'est l'abbé Alphonse-Marie Parent qui avait perçu le besoin d'offrir des cours de français aux étudiants anglophones canadiens et américains. Il fallait des professeurs pour accueillir ces étudiants et M^{gr} Parent fit appel à madame Agathe Lacourcière-Lacerte, sœur de Luc et spécialiste des lettres hispaniques, et recruta son frère pour s'occuper de la première classe de 12 étudiants⁶⁹. Pendant 10 ans, Lacourcière travailla au développement de ce programme à titre de professeur, de secrétaire et de directeur adjoint.

Après ce premier été à Laval, il est engagé en septembre au Collège Bourget, de Rigaud, pour y enseigner le latin. C'est à cette époque qu'il rencontre Marius Barbeau, à l'occasion d'une visite chez ses parents à Saint-Victor. Barbeau, un Beauceron comme lui, travaille depuis près d'un quart de siècle déjà à rassembler la mémoire folklorique du Canada français et des peuples autochtones. Il a réalisé, en collaboration avec Édouard-Zotique Massicotte, une collecte impressionnante de plusieurs milliers de chansons anciennes et constitué un véritable corpus d'études ethnographiques. Toujours à l'œuvre, avec sa collègue Evelyn Bolduc, il collige un recueil de contes de tradition orale dans le pays beauceron. Du coup, Lacourcière est conquis et découvre la méthode et les techniques de ce type d'enquêtes. Sentant chez lui le talent sous l'enthousiasme, Barbeau l'encourage à demander à la Société royale du Canada une bourse de la fondation Carnegie, qu'il obtient pour mener une recherche sur les plaintes tragiques du Moyen Âge⁷⁰.

C'est aussi en 1938 qu'il fait la connaissance de Félix-Antoine Savard, récipiendaire du prix David pour son *Menaud*. À propos de ce remarquable roman, Luc Lacourcière publie un article dans *Le Journal*⁷¹. Déjà, il avait échangé quelques lettres avec Savard qui, de son côté, avait vivement apprécié la fine analyse qu'il faisait de son œuvre. Lacourcière comparait Savard avec l'écrivain suisse contemporain Charles-Ferdinand Ramuz qu'il avait découvert pendant son séjour européen.

Félix-Antoine Savard, curieux de le mieux connaître, invita Lacourcière à son presbytère de Clermont. Il y fit plusieurs visites et entreprit, dans Charlevoix, ses premières enquêtes folkloriques. Notre confrère Roger Le Moine, neveu de Savard, a raconté en 1990 ses souvenirs de «l'oncle Luc» qui séjournait à Clermont et transcrivait d'étranges chansons enregistrées sur disques 78 tours, s'arrêtant pour griller quelques cigarettes et boire son café noir⁷².

Grâce à la bourse Carnegie et à ses premières expériences sur le terrain, Lacourcière pouvait aller poursuivre des études spécialisées à l'étranger. Mais la Guerre, déclarée en septembre 1939, lui interdisait de retourner en Europe. Il entreprend donc de dresser une bibliographie raisonnée du folklore français d'Amérique et s'en va travailler au Musée national à Ottawa et dans les grandes bibliothèques américaines. On le retrouve en 1940 à l'Université Columbia de New York, à l'Université de Pennsylvanie, à Philadelphie et à la Bibliothèque du Congrès à Washington. C'est pendant ce voyage aux États-Unis qu'il rencontre Sith Thompson, un ethnologue américain de réputation internationale, et se lie d'amitié avec lui⁷³.

69. Ce programme existe toujours et accueille aujourd'hui plusieurs milliers d'étudiants par été.

70. J. DU BERGER, «Un grand maître de la tradition, l'ethnologue Luc Lacourcière», *Cap-aux-Diamants*, (IV, 4, hiver 1989), p. 19.

71. L. LACOURCIÈRE, «Le drame de la fatalité dans *Menaud, maître draveur*», *Le Journal*, 10 octobre 1938, p. 4.

72. R. LE MOINE, *op. cit.*, p. 7-8.

73. C. LAFORTE, *op. cit.*, p. 7.

De retour à Québec, il devient professeur de langue et de littérature française à la Faculté des lettres de l'Université Laval et responsable des cours d'été. Dès lors, il commence à collectionner les témoignages, chansons et, bientôt, les contes et légendes du Québec et de l'Acadie. S'allume alors en lui ce «feu sacré⁷⁴» qui fera d'une ferveur une passion, animera sa vie et donnera au Québec un monument de connaissances sur sa culture orale et ses traditions populaires.

Pendant la saison 1941-1942, il participe à la populaire émission *Radio-Collège* de Radio-Canada et il devient rapidement un conférencier apprécié de nombreuses sociétés littéraires. Par ce travail de diffusion et de vulgarisation, il éveille les consciences et l'opinion publique à l'importance du patrimoine folklorique. En 1943, il obtient une bourse de la fondation Guggenheim et poursuit son inventaire bibliographique au Congrès de Washington et à l'Université Harvard de Cambridge.

L'idée de créer à Laval une chaire d'études de folklore et d'ethnologie prenait lentement forme. On poussa plus avant le projet à l'occasion d'un dîner où se trouvaient réunis Luc Lacourcière, M^{gr} Félix-Antoine Savard, Marius Barbeau et M^{gr} Alphonse-Marie Parent, alors secrétaire général de l'université. Mais cette nouveauté ne plaisait pas à tous les traditionalistes d'esprit classique qui affichaient un total mépris pour ces études ethnographiques. L'un d'eux aurait dit lors d'une réunion que les études de folklore sont «de la crotte de mouton» et n'ont pas leur place dans une université. Heureusement, on passa outre à ces jugements étriqués. Grâce à l'appui de M^{gr} Aimé Labrie, doyen de la faculté des Lettres, la chaire de folklore fut créée le 3 mars 1944 et confiée à Luc Lacourcière. Celui-ci rassembla l'imposant matériel qu'il avait déjà recueilli et fondait, en septembre de la même année, les Archives de folklore de l'Université Laval⁷⁵.

À l'occasion du centenaire de la parution de *l'Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau, une semaine d'histoire se tient à Montréal en avril 1945. Lacourcière y est invité à parler de l'histoire et du folklore avec M^{gr} Félix-Antoine Savard. Ce texte se présente comme un véritable plaidoyer en faveur de l'ethnographie québécoise inscrite dans la mouvance de l'histoire profonde et totale prônée par l'école des Annales. On y sent l'ampleur du style de Savard et la force de conviction de Lacourcière:

Le passé est actif au plus profond de nous-mêmes, mêle sa voix à notre propre voix. [...] Avec quel inlassable génie de restauration [l'historien] doit donc procéder de tout débris révélateur, de tout signe: écrit, monuments, simples traces ou vestiges éphémères, traditions encore vivantes, d'une chanson tout autant que d'un texte de traité, du propos d'un paysan comme de l'édit d'un roi⁷⁶!

L'éditeur et le littéraire

Lacourcière doit partager son enseignement entre la littérature et le folklore, et il conserve d'ailleurs un vif intérêt pour les lettres québécoises. C'est pour stimuler les études littéraires qu'il crée aux éditions Fides en 1944 la collection du Nénuphar, destinée à rééditer les œuvres majeures de la littérature québécoise ancienne et contemporaine. Le premier titre de la collection revient à *Menaud*. En 1946, on réédite *Les engagés du grand portage*, de Léo-Paul Desrosiers,

74. L'expression est de L. LAFORGE, «Présentation», dans J.-C. Dupont, *op. cit.*, p. 8.

75. J. DU BERGER, *loc. cit.*, p. 20.

76. L. LACOURCIÈRE et F.-A. SAVARD, «L'histoire et le folklore», *Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau*, Montréal, Société historique de Montréal, 1945, p. 426. Ce texte est repris dans le premier cahier des Archives de folklore, publié en 1946.

et, par la suite, de nombreux autres écrivains, dont Marius Barbeau, Alfred Desrochers, Germaine Guèvremont, Robert Choquette et Hector de Saint-Denys Garneau.

La collection du Nénuphar, par la qualité de sa présentation, de sa typographie, s'impose rapidement comme un fleuron de l'édition littéraire au Québec. Conrad Laforte raconte que certains auteurs desséchaient de ne pas être publiés dans cette collection, voulant goûter l'honneur et la consécration qu'elle signifiait⁷⁷.

Lacourcière a lui-même mis la main à la pâte en travaillant assidûment pendant plusieurs années à une édition critique des poésies d'Émile Nelligan. Cette étude soignée et complète, la première du genre au Québec, fut publiée en 1952. Il entreprit ensuite, mais sans pouvoir la compléter, une édition critique des œuvres des deux Philippe Aubert de Gaspé, le père et le fils. Il dirigea aussi chez Fides une autre collection également destinée à faire davantage connaître les auteurs québécois et leurs œuvres: la collection *Classiques canadiens*, qu'il éditait avec Félix-Antoine Savard, Benoît Lacroix et Marcel Trudel. Par la suite, aux Presses de l'Université Laval, il s'occupa de la collection *Vie des lettres canadiennes*.

Grâce à un travail obstiné et persévérant, une méthode scientifique rigoureuse et un réel talent de communicateur, Lacourcière s'impose rapidement comme un spécialiste incontournable du folklore français d'Amérique. Il crée un réseau d'information savante parmi les ethnologues d'une vingtaine de pays. La publication des cahiers des *Archives de folklore*, à partir de 1946, assure à sa fondation une visibilité, une audience et une réputation qui n'allaient qu'en croissant. En quelques années, il élève les études sur les traditions populaires au rang d'un secteur d'excellence à l'Université Laval⁷⁸.

Au cours des années cinquante, il mène de nombreuses enquêtes, en particulier dans les régions de la Beauce, de Charlevoix, de la Côte-du-Sud et de l'Acadie. Il capte d'abord sur disques puis sur rubans magnétiques le répertoire populaire de ses informateurs. Dans des régions qui ne sont parfois pas encore rejointes par l'électricité, cette opération nécessite des prodiges d'ingéniosité⁷⁹. Il y parvient cependant et engrange aux *Archives de folklore* cette source vive de la mémoire populaire, y ajoutant des transcriptions manuscrites de la littérature orale.

Avec son collègue et ami Conrad Laforte, il commence en 1951 une collaboration qui durera 38 ans. Laforte entreprend de monter le centre de documentation des *Archives* et dresse un cadre de classement pour les archives. Lacourcière et Laforte réalisent la bibliographie raisonnée des contes et des chansons du folklore et l'imposant catalogue des archives sonores et manuscrites de Laval et du Musée national du Canada⁸⁰.

En 1956, Lacourcière reçoit une bourse de la fondation Rockefeller, ce qui compense pour l'extrême indigence du financement universitaire de ces années-là. Mais son travail trouve enfin sa récompense. Ce fut pour lui une consécration que la tenue à Québec du XIV^e Congrès de la Société internationale de musique de folklore (28 août-3 septembre 1961). Le recteur de l'Université Laval, M^{gr} Louis-Albert Vachon, y rendit hommage à l'œuvre de Lacourcière, considérant les *Archives de folklore* comme un trésor national⁸¹.

77. C. LAFORTE, *op. cit.*, p. 6.

78. J. HAMELIN, *Histoire de l'Université Laval. Les péripéties d'une idée*, Sainte-Foy, PUL, 1995, p. 204.

79. C. LAFORTE, «Luc Lacourcière», *Mémoires de la Société royale du Canada*, 5e série, 4, 1989, p. 379.

80. J. DU BERGER, *loc. cit.*, p. 21.

81. *Ibid.*, p. 22.

L'année suivante, il devient membre de la Société royale du Canada. On l'accueille aussi à l'étranger comme professeur invité. En 1953, il avait donné des cours à Lyon, à Paris et à Caen, et il retourne en France en 1965 et en 1967, invité par l'Institut scientifique franco-canadien. Il enseigne alors à Paris, à Rennes, à Poitiers et à Strasbourg. Trois universités canadiennes l'honorent d'un doctorat: McGill en 1966, Memorial University (St. John) en 1975 et l'Université Laurentienne (Sudbury) en 1977. Ces années sont celles des palmes académiques pour Lacourcière. Il reçoit un prix de l'American Association for State and Local History. En 1969, la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal lui décerne sa médaille patriotique et le prix Duvernay⁸². En 1976, la SSJB de Québec lui remet à son tour l'ordre du Mérite. En 1970, il est compagnon de l'ordre du Canada et, en 1972, il reçoit le prix Lorne-Pierce. Lacourcière accepte tous ces honneurs avec la joie et la satisfaction d'un artisan devant un travail bien fait.

Il serait trop long d'énumérer tous ceux et celles que Luc Lacourcière a lancés sur les voies de l'ethnologie et de la civilisation traditionnelle. Qu'il suffise de nommer Jean Du Berger, Jean-Claude Dupont et Antonine Maillet pour comprendre la remarquable moisson qui a levé par son travail et son enseignement⁸³.

La Société des Dix

En 1966, Luc Lacourcière est choisi comme «dauphin» par les Dix en même temps que Philippe Sylvain. Cette pratique qui existait à l'époque consistait à assurer la relève au sein de la Société par la désignation d'un ou de deux successeurs pour les prochains départs. La disparition de Léo-Paul Desrosiers attribua à Lacourcière le troisième fauteuil. L'entrée officielle d'un tel compagnon parmi les Dix méritait qu'on en fasse un événement spécial. La réception de Lacourcière a donc eu lieu en septembre 1967 au domaine de Tavibois, dans la Mauricie, où M^{gr} Albert Tessier avait invité tous ses confrères de la Société des Dix⁸⁴.

Pour les *Cahiers des Dix*, Lacourcière produisit une douzaine d'articles qui s'inscrivaient dans la mouvance de ses recherches sur les contes-types ou sur Philippe Aubert de Gaspé. Il consacra trois articles à la populaire légende de la Corriveau qui s'est bâtie sur un événement bien réel survenu au moment de la Conquête.

Pour poursuivre ses recherches et vivre en contact avec le Québec profond auquel il a consacré sa carrière, il s'était trouvé un havre. C'est au début des années soixante qu'il achète à Beaumont, sur la côte du Sud, une maison du XVIII^e siècle qu'il restaure et où il installe ses archives personnelles et sa remarquable bibliothèque. Après sa mort, on découvrira aussi le collectionneur qu'il fut. Il avait rassemblé tableaux, livres, meubles et objets anciens, témoins de sa passion pour la masse des choses accomplies qui ont donné un sens au pays laurentien.

On a salué sa bibliophilie et son immense contribution patrimoniale en donnant son nom à deux bibliothèques publiques du Québec: celle de Saint-Victor où il est né et celle de Beaumont où il a vécu pendant 30 ans. Parmi tous les titres et les honneurs qu'il a reçus de ses compatriotes, celui-là est sans doute le plus beau, puisqu'il est offert au peuple qu'il a si bien servi.

82. A. MAJOR, «Prix Duvernay à L. Lacourcière», *Le Devoir*, 19 décembre 1969, p. 12.

83. Pour une liste des mémoires et thèses dirigés par Luc Lacourcière, voir J.-C. DUPONT, *op. cit.*, p. 445-462.

84. G. MALCHELOSSE, «Préface», *Les Cahiers des Dix*, n° 32, 1967, p. 4.

Louis Massignon, un spécialiste des études orientales, a écrit que la vraie, la seule histoire d'un peuple, c'est la montée folklorique de ses réactions collectives. Luc Lacourcière, profondément attaché aux gens de son pays, a compris très tôt cette vérité. Il y a dans le folklore et les traditions populaires une résurgence authentique, véritable sève nationale qui prouve ses racines. C'est elle qui permet à un peuple de porter son âme sur son visage, selon l'expression de Lionel Groulx.

Luc Lacourcière est décédé à l'hôpital Laval de Sainte-Foy le 15 mai 1989. Celui que l'on appelait volontiers «le grand Luc», toujours droit comme un i à 78 ans, est parti en laissant une mémoire vivante. Dans un passé fugace de traditions orales, il a jeté un filet de connaissances scientifiques et la pêche s'est révélée miraculeuse.



Photo: Charles-H. Leclerc

Gilles Gallichan est né à Limoilou (Québec) en 1951. Il a étudié l'histoire à l'Université Laval et la bibliothéconomie à l'Université de Montréal. Il travaille à la Bibliothèque de l'Assemblée nationale au projet de reconstitution des débats parlementaires antérieurs à 1963. Il a aussi été bibliothécaire de référence à l'Assemblée nationale, à la Bibliothèque nationale du Québec et au ministère des Communications du Québec. Il a été élu à la Société des Dix en 1993.